

Choisir les marges comme espace d'ouverture radicale

bell hooks

Le texte suivant est un extrait d'une conférence donnée par bell hooks en 1990. Cette militante black feminist y propose une vision des marges comme espace de résistance et du langage comme lieu de luttes.

En quoi parler à

la place des « Autres » reconduit des rapports de domination ? Comment construire un langage, qui, bien que déjà structuré par les systèmes d'oppression, puisse être un outil de résistance ? Autant de questions primordiales pour nos luttes !

Les « politiques de localisation », en tant que perspective, position, point de vue radicaux, appellent forcément ceux d'entre nous qui veulent participer à la construction de pratiques culturelles contre-hégémoniques, à identifier les espaces où nous commençons le processus de ré-vision. [...] Pour beaucoup d'entre nous, [sortir de la place qu'on nous a assignée] nécessite de repousser les frontières oppressives instituées par les dominations de classe, de sexe, de race. C'est d'abord un geste de défi. En brisant l'ordre des places, nous nous confrontons aux implications concrètes du positionnement et de la localisation. A l'intérieur des sphères complexes et mouvantes des relations de pouvoir, devons-nous nous positionner du côté des mentalités colonisatrices ? Ou devons-nous continuer à tenir des positions de résistance avec les oppriméEs ? Ou devons-nous être prêtEs à mettre nos manières de voir, de théoriser et nos pratiques culturelles au service de cet effort révolutionnaire, qui cherche à créer des espaces où l'accès illimité au plaisir et à la puissance de l'apprentissage est possible, où des transformations sont possibles ? Ce choix est crucial. Il façonne et détermine notre réponse à des pratiques culturelles existantes, il façonne et détermine notre capacité à envisager de nouveaux actes esthétiques, alternatifs et oppositionnels. Il informe nos manières de parler de ces choses là, le langage que nous choisissons.

Le langage est aussi un lieu de lutte.

[...] Un jour, alors que j'allais retourner à l'université - presque exclusivement blanche - Maman m'a dit : « Tu peux prendre ce que les Blancs ont à t'offrir, mais tu n'es pas obligée de les aimer ». Maintenant que je comprends ses codes culturels, je sais qu'elle ne me disait pas de ne pas aimer les personnes d'autres races. Elle parlait de la colonisation et de ce que signifie concrètement être instruite dans une culture de domination par ceux qui dominent. Elle insistait sur la force que me donnerait la capacité de dissocier les savoirs utiles que je pouvais obtenir du groupe dominant, de modes d'apprentissage pouvant mener à l'étrangeté, l'aliénation et pire, à l'assimilation et à la cooptation. [...] Elle me rappelait la nécessité de l'opposition et m'encourageait en même temps à ne pas perdre cette perspective radicale façonnée et formée par la marginalité. Comprendre la marginalité comme positionnement et lieu de résistance est crucial pour les personnes opprimées, exploitées et colonisées. Si nous voyons seulement la marge comme un signe de désespoir, un profond nihilisme pénètre le plus profond de notre être d'une manière tout à fait destructrice. C'est là, dans cet espace de désespoir collectif que la créativité, l'imagination de chacunE est en danger. Là que l'esprit de chacunE est complètement colonisé. Là que la liberté que chacunE cherche est perdue. L'esprit qui résiste à la colonisation se bat pour la liberté que chacunE croit perdue. L'esprit qui résiste à la colonisation se bat pour la liberté d'expression. La lutte peut même ne pas commencer contre le colonisateur/la colonisatrice, elle peut commencer à l'intérieur de certaines familles, de certaines communautés ségrégées et colonisées. Je veux donc préciser que je ne suis pas en train de réinscrire la notion d'espace de marginalité dans une conception romantique et "pure", où les oppriméEs vivraient séparéEs des oppresseurs/euses.

Je veux dire que ces marges ont été à la fois lieux de répression et sites de résistance. Et depuis que nous sommes capables de vraiment nommer la nature de cette

répression, nous connaissons mieux les marges comme lieux de dépossession. Nous sommes davantage silencieux/euses quand il s'agit de parler des marges comme sites de résistance. Nous sommes plus souvent réduitEs au silence quand il s'agit de parler des marges comme sites de résistance.

RéduitEs au silence. Pendant mes années à l'université, je me suis souvent entendue parler avec la voix de la résistance. Je ne peux pas dire que mon discours était bienvenu. Je ne peux pas dire que mon discours était entendu d'une manière qui altérait les relations entre colonisateurs/trices et coloniséEs. Mais ce que j'ai remarqué, c'est que ces universitaires, et plus spécifiquement ceux qui se nomment elleux-mêmes penseurs/euses radicaux/ales ou penseurs/euses féministes, participent aujourd'hui pleinement à la construction d'un discours sur l'Autre. J'ai été faite « Autre » là-bas, dans cet espace avec elleux. Dans cet espace des marges, dans ce monde ségrégué où j'ai vécu mon passé et où je vis mon présent. En fait, elles ne m'ont même pas rencontrée là-bas, dans cet espace. Illes m'ont rencontrée au centre. Illes m'ont accueillie comme des colonisateurs/ices. J'attends d'elles qu'illes parlent du chemin de leur résistance, qu'illes parlent de comment illes ont pu renoncer au pouvoir d'agir comme des colonisateurs/trices. J'attends d'elles qu'illes livrent leur témoignage. Illes me disent que le discours sur la marginalité et sur la différence s'est transformé en un débat entre « nous et elleux ». Illes ne parlent pas de l'histoire de cette transformation. Ceci est une réponse depuis l'espace radical de ma marginalité. C'est un espace de résistance. C'est un espace que je choisis.

J'attends d'elles qu'illes arrêtent de parler de l'autre, qu'illes arrêtent même de décrire à quel point il est important de pouvoir parler de la différence. Ce qui est important, ce n'est pas juste ce dont on parle, mais comment et pourquoi on en parle. Souvent, ce discours sur l'« Autre » est aussi un masque, une parole oppressive qui cache les gouffres, les absences, qui cache cet espace où il y aurait nos mots, si nous pouvions parler, s'il y avait du silence, si nous étions là. Ce « nous » est ce « nous » des marges, ce « nous » qui habite un espace marginal qui n'est pas un lieu de domination mais un site de résistance. Entrez dans cet espace. Souvent, ce discours à propos de l'« Autre » anéantit, efface. « Pas besoin d'entendre ta voix lorsque je peux parler de toi mieux que tu ne pourrais le faire toi-même. Pas besoin d'entendre ta voix. Parle-moi seulement de ta peine. Je veux connaître ton histoire. Ensuite, je te la raconterai d'une autre manière. Je te la raconterai, d'une manière où elle sera devenue mienne, ma propre histoire. En te ré-écrivant, je m'écris moi-même de nouveau. Je suis toujours le colonisateur/la colonisatrice, le sujet qui parle, et tu es maintenant au centre de mon discours ». Stop. C'est nous qui vous accueillons comme libérateurs/trices. Ce « nous » est ce « nous » marginal, ce « nous » qui habite un espace marginal qui n'est pas un lieu de domination mais un site de résistance. Entrez dans cet espace. Ceci est une intervention. C'est à vous que j'écris. Je vous parle depuis un lieu dans les marges où je suis différente, où je vois les choses différemment. Je vous parle de ce que je vois.

[...] Pour parler de cet endroit depuis lequel ce travail est né, je choisis le langage politique familier, les vieux codes, des mots comme « lutte, marginalité, résistance ». Je choisis ces mots en sachant qu'ils ne sont plus «cools », plus populaires. Je me tiens en eux et dans l'héritage politique qu'ils évoquent et affirment, même si je travaille à changer ce qu'ils disent, à leur donner un sens neuf et différent.

Je me situe dans les marges. J'établis une distinction claire entre une marginalité imposée par des structures oppressives et une marginalité choisie comme site de résistance – un endroit de possibilité et d'ouverture radicales. Ce site de résistance qui se forme continûment au sein des cultures ségrégées d'opposition, est notre réponse critique à la domination. Pour arriver à cet espace, nous avons traversé la souffrance, la douleur. Nous avons traversé des luttes. Les luttes sont pour nous source de plaisir, de réjouissance, ce qui réalise nos désirs. Nous sommes transforméEs, individuellement, collectivement, lorsque nous formons cet

espace de créativité radicale qui affirme et supporte notre subjectivité, qui nous donne un nouvel endroit depuis lequel exprimer notre vision du monde.

Texte traduit par Tonie et Gohu, à partir du travail fait par les membres du Séminaire Émancipations

bell hooks (1952 -), militante féministe Noire-Américaine, a grandi dans une communauté noire ouvrière d'Hopkinsville (Kentucky, États-Unis), expérience qui a marqué sa pensée et son engagement. Elle a écrit de nombreux poèmes, des romans jeunesse, des textes féministes. Son premier livre, *Ain't I a Woman ?*, publié en 1981, constitue une référence du Black Feminism. Elle y aborde plusieurs thèmes récurrents dans son œuvre : l'histoire et l'impact des systèmes capitaliste, patriarcal et raciste (notamment à travers les médias et le système éducatif) dans la marginalisation des femmes noires ainsi que le mépris envers les problématiques de race et de classe au sein du féminisme. Elle a aussi travaillé sur la construction de pratiques pédagogiques alternatives, à partir de ses expériences de professeure d'études africaines, afro-américaines et d'anglais à l'université.

En tant que militante féministe et étudiante blanche à l'université, j'ai été très touchée par ce texte de bell hooks, qui m'a permis de questionner la position depuis laquelle je parle et j'écris (et même pour Offensive !).
Tonie

A lire

bell hooks, 1981. *Ain't I a woman : black women and feminism*, London, Pluto Press.

bell hooks, 1984. *Feminist theory from margin to center*, London, South End Press.

bell hooks, 1994. *Teaching to transgress : education as the practice of freedom*, London, Routledge.

Elsa Dorlin, 2008. *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan.

Une traduction du texte de bell hooks « De l'homophobie dans les communautés noires américaines » sur le site

http://melanine.org/article.php3?id_article=166